

L'Inventaire

Continuation et fin de l'article très intéressant de M. M. Demougeot, dont nous avons publié le commencement dans nos numéros du 2 et du 9 juin.

C'est l'attitude qu'assume la France en préparant l'occupation de la Ruhr, et seuls peuvent la blâmer les hommes de mauvaise foi ou les utopistes aveugles aux véritables intérêts de la civilisation.

IV.—L'Accusation d'Impérialisme Economique.

La conscience universelle malgré tout soulevée par le souffle d'idéalisme Wilsonnien ayant fini par reconnaître et approuver cette attitude, la propagande anti-française s'appliqua alors à pervertir la bonne volonté des peuples en distillant une nouvelle calomnie contre la France. Elle l'accusa cette fois de buts impérialistes dans le domaine économique. Alors commencèrent à paraître des articles montrant l'emprise des capitaux français sur les ressources publiques et privées des autres nations européennes. On l'accusa—ô crime impardonnable!—de s'activer à propager l'influence française dans les nouveaux états de l'Europe! Matières premières, banques, chemins de fer, entrepôts sous son contrôle! L'énumération était parfois sensationnelle. Pour un peu la France aurait été le grand profitard international! Eh bien, si les capitaux français vont féconder les dépenses militaires des gouvernements, certes nous nous en félicitons! Que ceux qui n'ont jamais péché parmi les peuples de la terre lui jettent la première pierre!

Chaque fois que la France fait un mouvement dans le sens de son intérêt bien entendu, comme une Gorgone furieuse la propagande anti-française serpente. La vérité est que tout au cours de son histoire l'activité impérialiste de la France a été extrêmement molle, sous la monarchie comme sous la République. En Europe, satisfaite de ses frontières naturelles, excepté dans le délire de rêves libertaires embrasant l'humanité toute entière, comme pendant la Révolution ou sous le Premier Empire, ou dans un élan don quichottesque comme sous Napoléon III, elle s'est toujours peu soucieuse d'accroître son domaine territorial. Dans le reste du monde, ses explorateurs, ses marins et ses soldats ne recevaient que l'appui réfractaire de ses rois dans leurs efforts pour ajouter de nouvelles terres à la France: l'Inde et le Canada sont des preuves éclatantes de cet état d'esprit, qui regardait avec dédain tout agrandissement de territoire. Quant à la République, née dans une atmosphère différente où l'importance des colonies se révélait, elle se borna surtout à consolider ses possessions d'outre-mer. Et nous disons avec fierté de partout son administration sage et douce a triomphé de plus de résistances que la force redoutée de ses armes. Dans les domaines que la valeur de ses soldats ont d'ailleurs ouverts à la civilisation, elle a admis librement les étrangers à partager les bénéfices de ses conquêtes. S'il était un reproche que les Français pourraient justement adresser à leurs gouvernements, ce serait un manque d'aplomb dans leur œuvre d'expansion coloniale.

C'est pourquoi l'accusation d'impérialisme lancée contre la France nous cause plus de plaisir que d'inquiétude. Si, enfin, le coq national pouvait devenir un peu rapace! Car, comme les autres nations, la France a le droit, sinon le devoir, de rechercher les bénéfices de son influence dans toutes les parties du monde. Et tant que dans cette entreprise elle use au grand jour de procédés loyaux, nous ne voyons pas très bien en quoi l'on saurait la blâmer.

On l'accuse de convoiter le bassin de la Ruhr et sa partialité à l'égard de la

Pologne est interprétée comme un moyen détourné de contrôler les bassins houillers de la Haute-Silésie. Dans le premier cas, en payant l'indemnité, il appartient à l'Allemagne de réduire à néant ses aspirations. Dans le second cas, la France se soucie davantage de fortifier la Pologne et elle-même contre le danger d'agressions futures que de s'assurer des charbonnières. Dans tous les cas une commission est chargée de déterminer la frontière entre la Pologne et l'Allemagne en Silésie et nous sommes sûrs que la France se soumettra à ses décisions. Quant à son attitude à l'égard de l'envoi de troupes allemandes en Silésie, elle se justifie aisément par l'occasion que l'événement offrirait à l'Allemagne de se soustraire aux clauses du traité relatives au désarmement. Il faut être logiques, voyez!

Afin de jeter une note comique dans le tableau si sombre des menées impérialistes de la France, un humoriste est allé jusqu'à conjecturer qu'à la faveur des troubles de la Haute-Silésie la France voyait une bonne occasion de faire la guerre à la Russie. Bravo! Ce serait très amusant, si les circonstances ne rendaient l'ironie tragique, de se représenter une France épuisée par quatre ans et demi de guerre rêvant encore de plaies et de bosses dont elle a eu—on peut le dire sans risque d'exagérer—tout son saoul et plus encore et d'aller recommencer le calvaire de Napoléon. Car il s'agit, vous entendez, pour la France de dominer l'Europe! Ou bien les propagandistes anti-français prennent leurs lecteurs pour des sots, ou bien ils feraient bien de réfléchir que le principe de Basile: "Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose," s'il est vrai, est répugnant, et qu'en tous cas il suppose une calomnie intelligente.

Nous ne sommes pas versés dans les secrets des Dieux. Perdu parmi les bipèdes du vulgus pecus, nous plongeons résolument dans les flots de renseignements et d'opinions roulant dans les colonnes des journaux quotidiens et dans celles de revues plus guindées et, à la lueur du peu de raison que nous laisse un monde cahotique, nous tâchons de voir clair dans ces eaux troubles. Comme nous ne pouvons pas attendre, pour nous former une opinion, le lever de soleil de la diplomatie publique où chaque homme d'Etat viendra la main sur la conscience exposer aux peuples attentifs les motifs cachés de ses actions, nous nous fions aux moyennes de nous disposons et à notre instinct national pour signaler l'épaisse sottise de la propagande anti-française. Nous ne croyons pas que la France soit l'incarnation sur la terre de la sainteté et de l'innocence politiques et qu'elle ne soit jamais animée que d'intentions pures ni fortement sollicitée par des tentatives peu canones gorgées du lait de sa sagesse dans les œuvres de ses grands hommes, et notre cœur a battu à l'unisson de sa sensibilité et notre cerveau a fonctionné à la cadence de ses idées, et nous proclamons que la règle intellectuelle de la France est le bon sens, que l'essence de son âme est l'amour de la vérité et de la justice, et que, dans sa conduite internationale, elle ne fermera jamais l'oreille aux voix amicales l'avertissant de l'erreur.

Les intuitions d'un esprit politique aigu par des siècles de luttes intestines et étrangères le détournent des borborygmes du militarisme et de l'impérialisme économique. Les puits de pétrole et les mines de charbon d'autre part l'intéressent malheureusement moins qu'un ciel pur et les joies inoffensives de la création littéraire, artistique et théâtrale ou de la recherche scientifique. Mais parce qu'elle n'est pas, autant que d'autres nations, naturellement portée à la protection de ses intérêts matériels, ceci n'indique pas qu'elle n'en ait pas conscience et ne sache les défendre. Elle refuse maintenant de se laisser duper par une Alle-

LES GRANDS FOUS.

Quand les historiens écriront l'histoire des jours que nous vivons ils auront de singulières constatations à faire.

Il y a plus de vingt ans que des savants de tous les pays ont répété que Guillaume II est un dégénéré atavique. Ils ont noté que ses déguisements d'idées étaient dus à son système nerveux.

C'est Guillaume II qui a déclaré la guerre.

Quand il s'agit de régler la paix, les attitudes de M. Wilson étonnent; à peine revenu aux Etats-Unis on déclarait publiquement que le président était atteint de paralysie partielle. Donc d'une sorte de démente.

Quand on voit les opinions successives et contradictoires de M. Lloyd George, dont les discours imprudents sont capables de mettre à feu et à l'épée l'Europe, on se demande avec anxiété s'il n'y a pas là encore un cas de maladie spéciale.

CHEZ L'EPICIER

M. Bonpois, épicier, sert une cliente.

—Et avec ça, madame?

—Ce sera tout pour aujourd'hui.

Combien vous dois-je?

—Nous, disiez: 3 fr. 50 pour le

tout: café, sucre et farine.

—Mais où ai-je donc fourré mon porte-monnaie? Je ne le trouve pas...

Ah! je me souviens de l'avoir laissé chez moi. Je suis désolée...

—Ne vous tourmentez donc pas, ma brave dame. Vous me paierez un autre jour, en passant...

—Oui... Mais si, d'ici là, je venais à mourir?

—Eh bien! ce ne serait pas une grande perte!...

UN BOCHE BIEN PUNI

Le Maire de Chicago Essue une Défaite
Chicago.—William Hale Thompson vient de subir ses premiers revers aux polls depuis son élection à la mairie en 1915. Tous ses candidats ont été défaits, grâce au ticket de coalition, par des majorités variant de 20,000 à 40,000. Dans le quartier où la contestation a été le plus marquée, il s'est produit des désordres; on a porté des accusations de tentatives de fraudes et même un constable a tué un surveillant.

La moitié des 900,000 électeurs se sont portés aux polls. Thompson avait attiré l'attention du monde entier en refusant officiellement d'inviter le maréchal Joffre à venir à Chicago lors de sa visite aux Etats-Unis.

GRANDS DEGATS DUS AUX FOURMIS

Wichita, Kansas.—Des millions de fourmis s'attaquent au "Building Exchange," au parc aux bestiaux de Wichita. Elles menacent de détruire complètement ce bâtiment dont la valeur est de \$100,000. Des poutres de chêne, au su, ont été dévorées et les fourmis, en suivant les tuyaux, ont atteint le deuxième étage. Aucun bois, dit-on, ne résiste aux fourmis de l'espèce australienne ou sud-américaine, dont il est question.

Ce qu'il doit faire

Le patient.—Que dois-je faire avec ce bouton qui me pousse derrière le cou?

Le médecin.—Ayez l'œil dessus.

magne dont l'attitude l'irrite d'autant plus qu'elle est contraire à toutes ses traditions de courage et d'honneur.

Que l'Allemagne se comporte en bon donneur, paye l'enjeu qu'elle a perdu et donne des gages sincères de son désir de paix, et la France avec elle reprendra des relations de bon voisinage et collaborera à l'avènement de la paix universelle. Mais la France hait le Matamore dans le triomphe et le Tartuffe dans la défaite!

M. M. DEMOUGEOT.

QUARANTE ROUPIES

De "Aux Ecoutes":
A Bombay, M. Clemenceau avisa, chez un marchand indigène d'antiquités, un bijou qui lui plaisait fort.

—Combien? demanda-t-il.
Après les salamales et les circonlocutions de l'Orient, le marchand finit par dire: cent roupies...

Cent roupies?... et vous ne me demandez pas ma montre, en plus? Je vous en donnerai quarante roupies!

—Quarante roupies, Excellence!... J'aimerais mieux vous donner l'objet!

—Sérieusement?

—Sérieusement!

—Eh bien, j'accepte le cadeau... Voyez, je le mets dans ma poche!... Merci!... Mais, une politesse en vaut une autre!... Permettez-moi, c'est mon tour, de vous faire un cadeau... Voici quarante roupies!...

Et le marchand se confondit en remerciements...

CHEZ LE MEDECIN

Le médecin.—Pourquoi êtes-vous venu me voir?

Le patient.—Voilà, docteur, mes poumons ne sont pas bien, de plus mon cœur n'est pas normal, sans parler de mes intestins qui ne fonctionnent pas. Mais aujourd'hui, je viens pour mon cor au pied.

OPTIMISME PERMIS POUR NOS VOISINS

New-York.—M. W.-P.-G. Harding, Gouverneur du "Federal Reserve Board," a fait hier, la déclaration suivante: "La dépression commerciale de 1921 est définitivement passée et la situation financière, aux Etats-Unis, est telle, maintenant, qu'elle ne peut faire naître que de l'optimisme."

Les Enfants

La servante.—Pierre, ton papa te fait dire que tu as une petite sœur depuis ce matin.

Pierre.—Est-ce que maman le sait?

LE PEINTRE CUBISTE

Le peintre.—Voilà le portrait de ma femme.

L'ami.—Oh, mon pauvre ami, elle a du vous rendre bien malheureux.

A L'HOTEL

Le voyageur.—Monsieur, je veux changer de chambre!

L'hôtelier.—Je regrette, mais toutes les autres chambres sont prises.

Le voyageur.—Il faut absolument que vous me changiez de chambre car le feu est dans celle que j'occupe.

Les hommes sans cœur sont comme les homards: ils ne peuvent rougir qu'après leur mort.

—Georges, Georges, venez, venez! Tel était le cri déchirant qu'entendit le jeune mari en pleine nuit.

Fièvreusement, il accourut.

—Vite, vite, Georges suppliait la femme.

Comme il ouvrait la porte de la chambre, elle dit lamentablement:

—Trop tard!

—Trop tard! balbutia le mari épouvanté.

Hélas! oui. Bébé avait un doigt dans la bouche et il était si drôle! J'aurais tant voulu que vous le voyez, Georges.

Pourquoi avez-vous tardé.

Stauffer, Eshleman & Co.
Limited

Importateurs et Exportateurs
Quincaillerie en gros
Nouvelle-Orléans, Lne.

Quincaillerie, pièces et accessoires
d'automobiles, moteurs marins, moteurs à mazout.